

Angélique Villeneuve
À la recherche du paon perdu



À LA RECHERCHE DU PAON PERDU

Angélique Villeneuve

À LA RECHERCHE
DU PAON PERDU

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Illustration de couverture : Henri Galeron

© Éditions des Grandes Personnes, 2011

Dépôt légal : mars 2011

ISBN : 978-2-36-193082-0

N° d'édition : 180574

Impression n° 1

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes trois enfants qui, chaque jour,
supportent (non sans rébellion passagère)
mon humour déplorable.*

LUNDI

1

Vous vous souvenez de ce que vous faisiez, vous, pas plus tard que lundi dernier vers sept heures trente-deux du matin ?

Eh bien moi, oui. Sans imaginer une seconde dans quoi je m'engageais (pauvre andouille que j'étais), je venais tout simplement d'ouvrir les yeux sur le premier jour de la semaine du paon.

Et ne croyez pas que si j'étais resté au lit en faisant semblant d'être malade, avec par exemple un début de tuberculose, ça aurait changé quoi que ce soit. Bien sûr, les premiers jours auraient sans doute été relax : en règle générale, à part les expériences culinaires de ma mère, mon existence est plutôt calme, voire à peu près normale. Mais au bout d'un moment, même avec 50 °C de vraie fièvre authentique, il aurait bien fallu admettre qu'une catastrophe nucléaire, à côté de ce qui menaçait de me tomber sur la tête, c'était du surimi.

De toute manière, j'aurais dû me douter de quelque chose, car dès le début cette semaine s'est mal

enclenchée. La preuve : pour la première fois de ma vie, lundi j'ai raté la cantine, et croyez-moi, ce n'est pas tout à fait mon genre de sauter un repas. Qu'est-ce qui avait bien pu m'arriver?... Avais-je trébuché dans un gouffre spatiotemporel? M'étais-je évanoui, à la fin du cours de géo, en apprenant que Chisinau est bel et bien la capitale de la Moldavie? Peut-être un peu des deux.

Mais en même temps, si j'étais resté couché, mou et tout tremblotant, qui aurait résolu cette ébouriffante histoire de paon? Qui aurait sauvé plusieurs vies, une famille entière et un poireau en pot?

Je me pose encore la question.

Quoi qu'il en soit, quand vers une heure et quart, je me suis présenté au réfectoire devant la dame de service, elle s'est mise à rigoler en me demandant si moi, Mollux, je croyais au père Noël ou quoi. Elle était bouchée, celle-là : ça n'avait rien à voir avec mes croyances, ça avait à voir avec mon estomac, aussi vide et misérable que, je ne sais pas moi, un Caddie, par exemple, quand on commence à faire les courses.

Quelques élèves de quatrième, assis un peu plus loin au milieu d'une salle presque déserte, finissaient d'avalier sans grand enthousiasme un étonnant dessert à base de gelée rebondissante. Mais moi, à en croire cette otarie en blouse à rayures, si j'avais faim à une heure pareille, je n'avais qu'à aller *grignoter des morceaux de craie dans la salle des professeurs*. Oui, c'est exactement ce qu'elle m'a suggéré. De manger des craies. Dans la salle des profs.

Là, j'ai opté pour une solution radicale : lâcher mon

plateau (il était vide, ça n'a pas fait beaucoup de bruit), filer discrètement du collège et aller manger des sushis, peinard, dans le restaurant pas trop cher que j'avais repéré quelques jours plus tôt avec mon ami Procopé.

En fait, pour dire la vérité, la délicieuse dame de la cantine n'a guère changé le cours des choses : en arrivant lundi matin au collège, j'avais déjà plus ou moins décidé de sécher les cours de l'après-midi. Rester des heures enfermé dans une classe, ça, ok, j'ai l'habitude et, avec de l'entraînement, on dort très facilement assis. Mais la flûte à bec avec Spermaceti, ça commençait à être au-dessus de mes forces.

Bon. Il faut que je vous explique tout de suite un truc : dans cette histoire, vous verrez, à une exception près, il n'y a pas un seul *vrai nom*. Le mien, d'abord, est trafiqué, bien sûr. *Mollux*, à votre avis, ça sonne appellation d'origine ? Je porte ce surnom idiot depuis des années et, allez savoir pourquoi, je m'y suis habitué. Je dirais même plus : je crois que je l'aime bien.

Spermaceti n'est pas non plus le véritable nom du prof. Mais ça lui va bien. Ça désigne *un organe blanc de plusieurs tonnes situé dans le crâne des baleines*, et là, pas de tromperie, cet homme est moins bronzé qu'un yaourt au sucre. Pour la baleine, si vous ne captez pas, je crois que, malheureusement, je ne peux rien faire pour vous.

Avec ma mère, c'est la même chose. Jamais de la vie je ne l'appellerais *maman* (rien que de l'écrire, je trouve ça bizarre), alors du coup, je l'ai renommée l'Outarde : un genre de grosse oie, si vous voulez. Un échassier mastoc à grandes pattes, dont la tête a la taille d'une olive à l'ail.

À bien y réfléchir, si j'ai une maladie, plutôt que la

tuberculose, ce serait un truc du style la PHOBIE DES VRAIS NOMS.

En sortant du restaurant de sushis une minute après avoir englouti tout ce qu'il y avait sur mon plateau (leur soupe miso contenait des bouts de champignons coupés tellement fin qu'avec un seul spécimen ils doivent pouvoir faire 170 tranches et regarder la lune à travers), j'ai décidé de rentrer directement chez moi. Je comptais passer par la porte de derrière et me planquer dans un coin de l'appartement en attendant, sans faire de bruit, l'heure normale de la fin des cours d'un lundi normal.

Dans cette perspective alléchante, je suis parti bien tranquille vers la maison, balançant les bras de part et d'autre de mon corps dodu, le ventre si gonflé de riz et de chou sucré que, si quelqu'un m'avait appuyé dessus un peu fort (mais qui?), une giclée de soupe miso – sans champignon, quand même – aurait jailli de mes oreilles.

Quelques instants plus tard, j'étais arrivé au troisième étage de notre immeuble, devant notre porte de service, et voilà que, sans réfléchir, je m'apprêtais à l'ouvrir.

Ce fut, on peut le dire, ma dernière minute de paix.

2

Souvent, on me dit que je suis bavard. Ça n'est pas exactement ça. Je dirais plutôt que je suis *loquace*. C'est un mot qui vient du latin et veut dire bavard, alors pourquoi se refuser ce luxe? De votre côté, vous vous demandez peut-être comment je connais tous ces mots savants. Si ça se trouve, vous ne les avez encore jamais rencontrés : *strophantus* par exemple, je parie, mais ça n'est pas très grave, c'est juste une liane. Si vous vivez à plus de trois kilomètres d'une jungle, vous n'en aurez pas besoin avant un moment.

Eh bien, tout ça, c'est à cause des dictionnaires.

Contrairement à pas mal de garçons de mon âge, je ne joue jamais aux jeux vidéo : je joue au dictionnaire. J'en ai toute une collection (noms communs, noms propres et synonymes, bien sûr, citations, aussi, mais surtout des plus rigolos, comme les dicos des trucs inutiles, des maladies faciles à attraper, du chocolat ou même des poils) et j'y passe une grande partie de mon temps. Ça n'est pas de ma faute si chez

nous on n'a pas d'ordinateur. À moi, d'ailleurs, ça ne pose pas de problème : je n'ai jamais eu envie, même virtuellement, de démolir des murs de briques ou de zigouiller qui que ce soit.

Mais c'est peut-être pour ça que, à part Procopé, je n'ai pas d'amis ici-bas.

Quoi? Vous ne connaissez pas Procopé? Le type au monde le plus... comment dire? immense-génial-hallucinant-dingo? Certaines personnes, sachez-le, n'auront jamais besoin d'un surnom. Maintenant, pour que vous vous fassiez une meilleure idée du lascar, voici quelques renseignements le concernant :

– Procopé a quasiment le même âge que moi (12 ans et 54% pour lui, 27% pour moi), mais comme cet abruti s'est débrouillé pour jumbo-redoubler l'année dernière (avec 4,8/20 de moyenne générale), il est maintenant une classe en dessous de la mienne. Attention, je n'en tire aucun sentiment de supériorité. Avec 9,9/20 en ce qui me concerne, c'est sûrement l'offensive musclée de ma mère contre Jubarte (*autre nom du mégaptère, un genre de baleine à longues nageoires, mais aussi principal du collège*) qui a permis mon passage dans la classe supérieure, limite limite. Alors vous voyez, ce serait malvenu de la ramener sur ce sujet.

– Procopé n'apprécie pas particulièrement les dictionnaires, mais je dirais qu'il n'a rien contre. C'est un type bien plus qu'*entrebâillé*, comme le sont la plupart de ceux de mon âge. Je dirais même qu'il est carrément *grand ouvert*. Les gars comme Procopé ressemblent à d'énormes cheminées : on peut y enfourner tout un tas de choses, et ils vous renvoient la chaleur.

L'autre jour, je lui ai récité à la cantine la définition

d'un *pascal-seconde*, et dix contre un que vous auriez été comme nous, à tellement vous bidonner que les coquillettes vous seraient ressorties par le nez. Je n'ai pas le temps de vous la donner, là, mais allez jeter un œil dans votre dictionnaire si vous en avez un, ça vaut la peine. Et si vous n'en avez pas, franchement, courez dans une solderie, je crois qu'il y a des promos en ce moment sur les versions de 1988. Ça suffira largement. Les mots, à cette époque, étaient déjà plutôt marrants.

On a bien rigolé, quoi. Ça nous a même donné l'idée de balancer dans la foulée un yaourt sur les petits cheveux platinés du fort en anglais de la 5^e 2. Procopé en avait le hoquet, et même des bleus, tellement il se tapait le cul au plafond. Tout un tas d'élèves qui ne savent pas s'amuser tout seuls s'agglutinaient autour de notre table, et la surveillante de la cantine a rappliqué rapidos pour faire entendre sa douce voix de dindon.

D'un seul regard et de deux sourcils, mon seul ami ici-bas a fait taire le 5^e 2 qui commençait à brailler à propos de soi-disant maltraitances. Procopé n'est pas, à proprement parler, un type à la carrure imposante, mais disons qu'il vit en altitude, et que le haut de sa tête a la forme d'une roquette antichar.

Je suis désolé de dire ça, mais j'aime beaucoup Procopé.

3

Donc, lundi après-midi, un peu après deux heures, j'arrivais devant la porte de service de mon appartement.

Si un jour vous voulez entrer chez moi, pas de problème, je vous dis où est la clé : sur le troisième palier de l'escalier de service (car chez nous, Dieu sait pourquoi, on a un escalier de service, comme dans les immeubles chic. Peut-être qu'on est chic, après tout), vous verrez un petit coffre en bois sur lequel est posée une plante ressemblant à un gros poireau. La clé est simplement dans ce coffre, emballée dans un sac en plastique, sous des chiffons. Soyez gentils, s'il vous plaît, de la remettre ensuite à sa place, sans quoi quarante contre un que ça me retombera dessus (je suis en effet injustement soupçonné de tous les méfaits de la maison, alors que SoupeChaude est l'auteur d'au moins la moitié d'entre eux, mais je vous en parlerai après).

Vous vous demandez peut-être pourquoi je suis passé par-derrière ? Eh bien, tout bêtement pour éviter

de croiser ma voisine, madame Suitée (*se dit d'une femelle, particulièrement une jument, suivie de son petit*), et son Étrange Enfant.

Je crois que madame Suitée est une créature encore plus loquace que moi. Âgée d'une centaine d'années environ, elle est extrêmement questionneuse et passionnément rapporteuse. Aussi vaut-il mieux éviter de la croiser dans l'escalier à deux heures dix, le jour où on a décidé de sécher les cours. Son Étrange Enfant, qui la suit partout en bavant-trébuchant, agrippé avec angoisse à ses fesses (mais qui ne serait pas angoissé au contact d'un truc pareil, je me demande), vous regarde toujours avec des yeux tellement brillants, énormes et ahuris que ses iris, vaguement mauves, ont l'air de deux billes flottant dans deux grands bols de lait.

L'Outarde dit souvent que c'est moyen de se moquer des débiles, mais bon, je ne me moque pas, je décris, simplement.

J'ai donc ouvert la porte, remballé la clé dans son sac en plastique, fourré le sac sous les chiffons, refermé le coffre et reposé le poireau par-dessus, dans le bon ordre et comme la loi me l'ordonne.

J'ai toujours aimé, je ne sais pas pourquoi, le bruit que fait une clé dans une serrure, comme si on passait d'un monde à l'autre, comme si, enfin, il allait y avoir du nouveau. Cette fois-là, je ne le savais pas encore, mais j'allais être servi au-delà de mes espérances.

Sans me presser, je me suis dirigé vers la cuisine, avec la vague idée d'y dénicher un genre de petit dessert. Je me sentais toujours un peu ballonné, c'est vrai, mais j'aime bien finir un repas sur un goût sucré, comme par exemple celui d'une mousse au chocolat.

Si personne ne les avait fait disparaître au petit déjeuner, il devait encore en rester quelques-unes dans le frigo.

Normalement, en semaine et à cette heure de la journée, notre appartement est particulièrement calme. Il est même vide. Les parents travaillent tous les deux, et Cocotte est sagement au collège, deux classes mais un seul étage en dessous de la mienne. (Je précise que, pour une fois, le surnom de Cocotte n'est pas de mon cru. C'est l'Outarde qui, depuis toujours, l'appelle comme ça. Je n'ai d'ailleurs pas vraiment de temps à perdre à imaginer des noms pour ma petite sœur.) Au pire, je pourrais tomber sur SoupeChaude sortant de sa litière à capote, secouant ses pattes arrière comme si les particules de gravier qui y étaient encore accrochées lui envoyaient une décharge électrique de 5000 volts à travers le squelette.

SoupeChaude est un chat stupide et relativement mou mais, je dois le reconnaître, ce n'est pas un colabo. Un compte rendu détaillé aux parents de mon programme de la journée (cet après-midi, le suspect a fait transiter vers sa chambre trois bananes, sept desserts lactés au chocolat, a balancé cuillère sale et pots vides sous son lit, prélevé la somme de onze euros dix dans le porte-monnaie maternel et versé dans ma litière un demi-flacon de lotion tonique), ça n'est pas du tout son style. L'avantage avec les animaux, ça n'est pas qu'«ils vous aiment sans vous juger», comme le répète souvent l'Outarde. Non. L'avantage, c'est que la nature, en ne leur accordant pas le langage, les empêche à jamais de cafeter. En plus, que j'aille en cours de musique ou non ne change rien, je suppose, à l'opinion que SoupeChaude a de moi.

Mais à l'heure qu'il était, ce chat se dirigeait du couloir vers le salon, où se trouve son bureau (je vous expliquerai), marchant de plus en plus normalement au fur et à mesure que les grains de litière dégringolaient de ses pattes arrière. C'est alors que, tout à coup, je l'ai vu se figer, s'allonger et s'aplatir, à croire qu'un ornithorynque géant s'annonçait en sens inverse. En réaction, et voici la preuve que l'adolescent n'est génétiquement pas si éloigné du félin, je me suis immobilisé à mon tour et j'ai tendu l'oreille : il se passait quelque chose de pas net dans le salon.

On entendait un bruit, comme si quelqu'un (au hasard, un haltérophile bulgare tout luisant) tirait sur le parquet un cadavre de mulet ou une armoire allemande, ce qui n'était pas normal, surtout un lundi et à deux heures et quart.

Alors que SoupeChaude s'éternisait en position sole meunière au milieu du couloir, en plein dans la ligne de tir de l'ennemi, un souvenir est remonté à la surface : quelques mois plus tôt, un cambrioleur drogué s'était introduit dans l'appartement de Procopé dans le but de dérober des objets de valeur (et, croyez-moi, il faut vraiment être très très drogué pour s'imaginer trouver quoi que ce soit qui ait de la valeur dans l'appartement de Procopé).

Ce n'est pas que j'avais peur, mais plutôt que j'avais un peu trop mangé : il était clair que mes réflexes de défense ou d'intimidation verbale n'étaient pas à leur maximum. J'avais donc le choix entre :

– ne rien faire du tout, c'est-à-dire rester le plus mince possible contre le mur et attendre, en espérant que la présence de SoupeChaude fasse oublier la

mienne (mais pourquoi fallait-il que mon ventre dépasse à ce point de mon pantalon?),

– opérer un repli de 3,82 mètres environ pour me retrouver en zone libre (ma chambre),

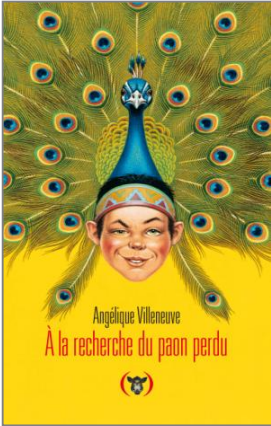
– ou encore, me réfugier dans celle des parents, juste à ma gauche, dont la porte était entrouverte (plutôt crever),

– ou, enfin, mais j'y renonçai également avant même de me l'être formulé précisément, me propulser en avant (et risquer de shooter dans l'arrière-train aplati de SoupeChaude) en hurlant *Police, mains en l'air, papiers du véhicule.*

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables,
recyclables et fabriqué à partir de bois provenant de forêts plantées
et cultivées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

Composé par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Achévé d'imprimer en février 2011
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis (TN)
Imprimé en Italie



À la recherche du paon perdu Angélique Villeneuve

Cette édition électronique du livre
À la recherche du paon perdu d'Angélique Villeneuve
a été réalisée le 28 février 2011
par les Éditions des Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782361930820).
Code Sodis : N48041 - ISBN : 9782361930844.
Numéro d'édition : 180574.